

*Eduardo Vidal*¹

Refente du sujet et castration

Le retour à la question du complexe d'Œdipe, que propose dans ces Journées l'École de psychanalyse Sigmund Freud, nous permet aujourd'hui de formuler quelques précisions.

Dans l'introduction à son travail de 1915 sur l'inconscient, Freud remarque que ce concept fondamental ne se limite pas seulement au refoulé. Effectivement, lorsqu'il retombe sur le représentant de la représentation, le processus du refoulement reste situé comme « inconscient », écrit entre guillemets, autrement dit susceptible de produire des effets inconscients (*unbewusste Wirkungen*)². Parmi ces effets, nous soulignons : la substitution de la réalité psychique à la réalité matérielle.

Le fantasme ne s'oppose pas à la réalité ; au contraire, il la constitue, en tant que réalité psychique. Un enseignement de la névrose c'est qu'il faut écouter ce que dit l'analysant, sans établir de distinction entre l'une et l'autre. Et si le fantasme est affecté par le refoulé, il l'est de par son rapport intime avec la jouissance autoérotique de l'enfance, que le sujet ne se résigne pas à perdre.

Dans son séminaire *R.S.I.* Lacan indique que chez Freud la réalité psychique, d'ordre fantasmatique, équivaut au complexe d'Œdipe. Il ajoute « qu'il lui faut une réalité psychique qui noue ces trois consistances », celles du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Et il continue, plus tranchant encore : « ce qu'il appelle la réalité psychique a parfaitement un nom, c'est ce qui s'appelle complexe d'Œdipe³ ». Freud a dû nouer les consistances de ses triades pour faire apparaître, dans son discours, *l'existence* en tant que telle : « Si Freud n'avait pas l'idée de *R.S.I.*, il en avait quand même un soupçon. Ce que Freud a fait, n'est pas sans se rapporter à l'ex-sistence et, de ce fait, s'approcher du nœud⁴ ».

À partir de cette approche, quel rapport peut-on établir entre l'inconscient et l'Œdipe ?

¹ Rapporteur du travail collectif effectué avec Juan Carlos Cosentino et Nélide Halfon.

² S. Freud, « L'inconscient », *O. C.*, vol. XIII, 1914-1915, Paris, PUF, 2005, p. 207.

³ J. Lacan, *R.S.I.*, séance du 14 janvier 75, séminaire inédit.

⁴ *Ibidem*.

Dans « Un enfant est battu », une réponse se formule. Le noyau (*Kern*) de l'inconscient psychique se constitue de ce que Freud désigne comme héritage archaïque, dont seule une partie, celle relative aux pulsions sexuelles, succombe au refoulement. Ainsi, le symptôme est-il le produit substitutif du représentant de la pulsion refoulé, et le complexe d'Œdipe son argument essentiel, qui octroie à la pulsion acéphale une trame symbolique. D'où sa fonction de complexe nucléaire (*Kernkomplex*) de la névrose.

Le fantasme « On bat un enfant » est un dérivé de la liaison incestueuse avec le père. La conscience de culpabilité est le revers de la jouissance que le sujet retire du fantasme refoulé provenant du complexe d'Œdipe : « D'une façon simultanée avec ce processus de refoulement, il apparaît une conscience de culpabilité, elle aussi d'origine inconnue, mais sans aucun doute nouée à ces désirs incestueux et justifiée par sa persistance dans l'inconscient⁵. »

Mais ce fantasme a encore quelque chose de plus qui lui est extérieur : le regard. Freud le mentionnait par rapport à la troisième phase du fantasme : « la personne même de l'enfant qui fantasme n'apparaît plus⁶. » C'est le résultat des questions que Freud pose à ses patients : où était le sujet à ce moment-là ?

Précisément, la deuxième phase du fantasme, où s'inscrirait le Je (*Ich*) et la jouissance masochiste du sujet, n'apparaît pas énoncée. Freud lui confère le statut d'inconscient et procède à sa construction.

Cette deuxième phase est la plus importante de toutes. Mais, dans un certain sens, on peut dire qu'elle n'a jamais eu d'existence réelle. On ne s'en souvient jamais, elle n'a jamais eu accès à la conscience. C'est une construction de l'analyse, mais elle ne laisse pas pour autant de constituer une nécessité⁷.

À quoi répond la nécessité de la construction ? Que le fantasme participe au statut de l'inconscient cela ne permet pas de supposer qu'il se trouve refoulé, formant une partie d'un savoir inconscient déjà constitué. Au contraire, l'inconscient est pulsation, en consonance avec la pulsion, un bord sans contenu ni représentation, qu'il faut faire ex-sister. « Je répète qu'en règle générale, le fantasme reste inconscient et qu'il faut le

⁵ S. Freud, « Un enfant est battu » [1919], *O. C.*, vol. XV, Paris, PUF, 2002, p. 130.

⁶ *Ibidem*, p. 126.

⁷ *Ibidem*. Cf. p. 123 : « [...] ces fantasmes restent séparés du contenu restant de la névrose et n'occupent pas une place légitime dans sa texture. »

reconstruire en analyse⁸. » Lorsqu'on le construit — « Je suis battue par le père » (*Ich werde vom Vater geschlagen*) — cela le fait exister et il convient peut-être d'écrire ex-sister. L'inconscient se définit dès lors comme un bord qui ex-siste à la phrase.

On déduit de ce qui précède que l'inconscient (*Icc*) n'est pas le complexe d'Œdipe. En contrepartie, quand l'Œdipe est ranimé dans l'inconscient par l'action du refoulement, il se consolide comme complexe nucléaire de la névrose. Il s'agit d'une fixation qui entraîne une resexualisation de la morale et affecte l'économie de la jouissance : le masochisme.

Comment situer le complexe d'Œdipe à partir de 1923, au moment où naît une dissymétrie entre le refoulé inconscient et un inconscient (*Icc*) qui reste non-reconnu ?

Nous avons eu l'occasion, ces derniers temps, d'avoir accès au brouillon inédit du texte « Le Moi et le Ça », l'un des rares documents préparatoires conservés de l'œuvre de Freud. Nous voulons peut-être souligner une particularité de ce manuscrit, celle d'être une transcription « presque » directe de ses formulations à l'état naissant, quand le temps n'était pas encore venu de les faire comprendre dans le contexte de son œuvre. Ce manuscrit porte la marque de pensées que le réel de la psychanalyse rend urgentes ou pressantes et qui se présentent d'une façon concise, tranchante, escarpée, apodictique. Dans ce brouillon, les temps de la constitution du sujet deviennent plus évidents, et, s'en tenant moins à la dimension de la signification, Freud écrit le sens des opérations qui le fondent.

Le complexe d'Œdipe est un temps d'aboutissement où le sujet s'inscrit dans le langage comme perte de jouissance. La temporalité qu'il inaugure est celle d'un « temps ultérieur » (*spätere Zeiten*) qui réécrit le commencement du manque, désigné dans ce brouillon comme *Vorzeit*, « temps antérieur », ou encore, « avant le temps⁹ ».

Il se produit ainsi, dans un premier temps, la première et la plus significative identification du sujet, celle avec le père ou avec les pères, sans tenir compte de la différence des sexes, et sans pouvoir cependant

⁸ *Ibidem*, p. 131.

⁹ S. Freud, « Le moi et le Ça », chap. 3, pp. 12-13, *Notes inédites* conservées à la Bibliothèque du Congrès à Washington, traduites par J. C. Cosentino.

établir de distinction entre l'identification et l'investissement d'objet. Identification qui constitue la marque autour de laquelle se façonne l'Idéal du moi.

Le deuxième temps est causé par les investissements d'objet qui partent du *ça*. Comme on le sait, rien ne se résigne sans laisser de signe, rien ne s'abandonne sans l'intention de le récupérer. Que le *ça* y trouve sa satisfaction, cela ne va pas sans la perte de l'objet. Dans ce lieu vide de l'objet émerge le moi, comme *alter-action* (*Ichveränderung*), se faisant autre. Par l'intermédiaire d'une introjection, le Je rends possible l'abandon de l'objet. « Peut-être cette identification est-elle, en somme, la condition sous laquelle le *ça* abandonne son investissement d'objet. Un processus très fréquent dans les premières phases du développement. Ainsi, le caractère du moi est un précipité des objets abandonnés, qui contient l'histoire de ces investissements d'objet¹⁰. » Et si la perte, comme nous l'avons signalé, ne se fait pas sans un certain trucage, le moi fait très bien sa fonction : « De cette façon il s'impose au même *ça* comme objet d'amour et se substitue à sa perte. Il lui dit : Tu peux aussi m'aimer moi, je ressemble tellement à l'objet¹¹. »

Avec cette offre, il se produit subtilement un changement de registre : de la pulsion, comme satisfaction, à la libido, en tant qu'amour. Cela exige de Freud une géométrie projective dans laquelle le moi n'est pas seulement le reflet de la surface du corps, mais la projection de cette surface. Et c'est précisément l'intervalle entre une surface et sa projection qui rend possible la perte de l'objet, dans le retour de la libido au moi, avec une déssexualisation, comme un type de sublimation.

Le troisième temps résulte de la conjonction de la détresse (*Hilflosigkeit*), du fait d'être né parlant, avec le complexe d'Œdipe. Ce dernier consiste en une structuration triangulaire, où le sujet se divise entre le choix de l'objet et l'identification, et dont le dénouement est une confirmation des premières identifications. On ne passe pas par cette organisation sans un quatrième élément de référence qu'est le phallus, dans sa dimension de manque. Le choix libidinal est donc corrélé à la primauté du phallus, sans quoi il n'y a pas de sujet qui s'autorise dans son sexe.

Le sujet freudien est temps. Le temps « ultérieur » propre à l'Œdipe en vient à clore le précédent, celui de l'identification fondante. La perte a un prix, qu'est la *Spaltung*, anticipée dans ce manuscrit, croyons-

¹⁰ S. Freud, « Le moi et le Ça » [1923], *O. C.*, vol. XVI, Paris, PUF, 2003, p. 273.

¹¹ *Ibidem*, p. 274.

nous, par les termes de *vertikale Zerklüftung*, fente verticale, et *vertikalen Ichzerfalls*, désintégration verticale du moi¹².

Freud réécrit dans « Le Moi et le Ça » l'existence de l'inconscient pas entièrement effet du refoulement : « un in-dividu est un Ça psychique non-reconnu (*unerkannt*) et inconscient¹³ [...] ». L'inconscient est donc ce qui se fonde de la trace du non-reconnu, de l'impossible à reconnaître. Avec cette formulation coïncide le destin de l'Œdipe, qui n'est pas autre que son naufrage (*Untergang*), entendu aussi comme décadence, perte, chute, ruine, extinction.

« Ainsi, le complexe d'Œdipe s'écroulerait, en raison de son échec, comme résultat de son impossibilité interne¹⁴. » Une impossibilité qui est en corrélation avec le complexe de castration, en tant qu'elle présentifie le primat du phallus comme mode logique d'inscrire le manque de l'Autre et d'établir une limite à la jouissance. Bien que le manque se présente comme *Penismangel*, ce n'est pas une question qui se décide dans le champ de la perception, car elle implique le manque inscrit dans le symbolique pour que le moi (*Ich*) l'éprouve comme une perte dans son propre corps.

Freud écrit : « Si la satisfaction de l'amour sur le terrain du complexe d'Œdipe doit lui coûter le pénis, alors on doit arriver au conflit entre l'intérêt narcissique pour cette partie du corps et l'investissement libidinal des objets parentaux. Dans ce conflit, triomphe normalement le premier de ces pouvoirs : le moi du garçon se détourne (*wendet sich ab*) du complexe d'Œdipe¹⁵. » À ce détournement (*Abwendung*), séparation, éloignement du moi (*Ich*) du complexe d'Œdipe, ne convient pas le mot refoulement, comme le dit Freud : « Mais le processus décrit est plus qu'un refoulement (*Verdrängung*) ; il équivaut, lorsqu'il s'accomplit idéalement, à une destruction (*Zerstörung*), à une annulation (*Aufhebung*) du complexe. Il y a lieu de supposer que nous avons heurté ici la frontière, jamais bien tranchée, entre le normal et le pathologique¹⁶. »

¹² S. Freud, « Le moi et le Ça », chap. 3, pp. 18 et suivantes, *Notes inédites, op. cit.* ; et « Le moi et le Ça », *Addendum, texte et notes inédites, Notes inédites, op. cit.*

¹³ S. Freud, « Le moi et le Ça », *O. C.*, vol. XVI, *op. cit.*, p. 268.

¹⁴ S. Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe » [1923], *O. C.*, vol. XVII, Paris, PUF, 1992, p. 27 : « *Der Ödipuskomplex ginge so zugrunde an seinem Mißerfolg, dem Ergebnis seiner inneren Unmöglichkeit.* »

¹⁵ *Ibidem*, p. 30.

¹⁶ *Ibidem*, p. 31.

La castration n'est pas la continuation du complexe d'Œdipe ; au contraire, elle produit une torsion dans la constitution du sujet, elle introduit une rupture et marque une discontinuité. Elle est proprement de l'ordre d'un événement. Et Freud a su le souligner avec une série de signifiants qui commencent par le préfixe *zer* : *Zerstörung*, destruction, *Zertrümmerung*, démolition, *zerschellen*, s'éclater¹⁷.

Dans le naufrage il y a des restes souvent indicibles et l'expérience analytique nous indique prudemment de ne pas les chercher. Il y a coupure et séparation et non retour à quelque chose qui n'existe déjà plus et qui n'a peut-être jamais existé. Des restes qui font écriture, sans que la lettre soit toujours lisible.

Qu'en est-il du moi (*Ich*) ? Le moi se scinde initialement pour répondre aussi bien à la demande (*Anspruch*) de satisfaction pulsionnelle qu'au danger de castration qui, procédant de la réalité, fait objection (*Einspruch*) à cette satisfaction. Le conflit passe entre deux bords : celui du trou ouvert qui en demande toujours plus et celui de la réalité, en tant que support d'un réel impossible à symboliser.

La satisfaction ne sera plus la même après l'incidence de la fonction qui produit une torsion radicale, lorsque s'instaure la dimension d'un jugement qui se manifeste par une prise de décision. Les termes auxquels le sujet est confronté ne sont pas la négation l'un de l'autre : ou bien reconnaître (*anerkennen*) le danger réel qui aurait pour conséquence consentir à renoncer à la satisfaction de la pulsion, ou bien démentir (*verleugnen*) la réalité, en persévérant dans la satisfaction. Le démenti diffère radicalement du refoulement, en tant que celui-ci retombe sur un représentant qui est maintenu inconscient, avec une dépense permanente d'énergie ; c'est une opération qui a lieu dans le registre du symbolique. Le démenti affecte un fragment de la réalité et le moi s'éloigne de la perception dangereuse « en acceptant des préjugés à son unicité et en se segmentant (*zerklüftet*) éventuellement (*eventuell*), en se scindant (*zerteilt*)¹⁸ », comme le signale Freud en 1923. En 1927, il affirme que le démenti implique

¹⁷ S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique » [1925], *O. C.*, vol. XVII, *op. cit.*, p. 191.

¹⁸ S. Freud, « Névrose et psychose », [1923], *O. C.* vol. XVII, *op. cit.*, p. 7 : « *sich Einbußen an seiner Einheitlichkeit gefallen läßt, eventuell sogar sich zerklüftet oder zerteilt.* »

nécessairement une *Spaltung* dans le moi¹⁹. On peut apprécier le passage du *contingent* (éventuellement) au *nécessaire* (nécessairement) comme effet du démenti.

Comme on le constate, la satisfaction fonctionne comme un troisième terme devant lequel le sujet assume des positions opposées. « Il répond au conflit par deux réactions opposées, toutes deux valables et efficaces²⁰. » Ainsi procède le sujet, qui ne se passe ni de l'une ni de l'autre, mais qui se fend dans la rencontre avec le réel. Les deux parties en litige reçoivent leur part : à la pulsion, il est permis de conserver sa satisfaction, à la réalité, on a témoigné du respect.

Le garçon âgé de trois ou quatre ans, présenté par Freud en 1938, nous permet de suivre les temps du sujet à l'égard du phallus et de la castration. Freud explicite qu'ayant été séparé de la scène de séduction de la part d'une fille qui l'excitait, le garçon entend maintenir la jouissance perdue par une intense masturbation. À ce temps suit une phrase proférée par la nourrice, qui a, comme référent, le père. Le temps où se nouent la menace de castration du père avec la vision de l'organe génital féminin est déterminant de la position du sujet. Il n'y a effet de coupure que lorsque ces deux moments se nouent dans la simultanéité. Freud écrit : alors le garçon doit croire au danger de la castration. Lorsque le nœud se fait entre les paroles menaçantes et le souvenir, comme une empreinte inscrite de ce qui a été perçu, nous sommes dans le registre d'un sujet qui ne pourra pas reculer face à ce que la psychanalyse a dénommé la castration. Cela entraîne des conséquences sur le domaine de la satisfaction, qui est dès lors marquée du signe d'une perte.

Comme Lacan l'a signalé, Freud avait une notion du nœud en tant que dire, à valeur d'événement. Et c'est précisément ce qui lui a permis de contourner la consistance et d'introduire l'intervalle propre à l'ex-sistence. C'est ce que nous trouvons dans la rigueur logique de la traduction que fait Lacan du terme *Spaltung*, lorsqu'il évite les termes scission ou clivage et propose celui de « refente ». En allemand *Spaltung* indique : diviser en deux ; séparer ; fendre ; scinder.

De la même façon, il inscrit la refente dans l'opération même de séparation, avec laquelle se ferme la causation du sujet, aussi bien avec

¹⁹ S. Freud, « Le fétichisme » [1927], *O. C.* vol. XVIII, Paris, PUF, 2015, pp. 127-129.

²⁰ S. Freud, « Le clivage du moi dans le processus de défense » [1938], *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1987, pp. 284-285.

l'écriture d'une structure de bord qu'avec la production d'une torsion, qui motive l'empiètement de l'inconscient. L'inconscient (*Icc*) se réduit à cela.

Finalement, entre le symbolique et le réel il ne s'agit pas d'un changement d'ordre ou de plan, il faut qu'ils se nouent autrement. « Car se nouer autrement, c'est ça qui fait l'essentiel du complexe d'Œdipe, et c'est très précisément ce en quoi opère l'analyse, à entrer dans la finesse de ces champs d'ex-sistence²¹. »

²¹ J. Lacan, *R.S.I.*, *op. cit.*, séance du 14 janvier 1975.